
BULLETIN N°364

JUILLET 2023

A P R È S
A U S C H W I T Z



Union
des Déportés
d'Auschwitz



5 Hommage
à Elie Buzyn

.....

3 Commémorations

8 Hommage
au convoi 8

11 Les témoignages
de l'UDA

14 Nos
disparus

Mes chers camarades, mes chers amis,

Quand vous lirez ces lignes, nous serons dans le temps des cérémonies de commémoration de la rafle du Vel' d'Hiv' qui, grâce à l'action de nos associations, est devenu un moment fort de la mémoire nationale, tout comme la cérémonie de ravivage de la Flamme à l'Arc de Triomphe le 27 janvier. Je souhaite, mes chers amis, que le dimanche 16 juillet vous puissiez vous mobiliser : invitez vos familles, vos enfants, vos amis, ceux de vos voisins que vous aimez bien. Et faites de même pour la cérémonie de la gare de Bobigny qui se déroulera le 18 juillet suivant. Ce fut le lieu de déportation de 21 convois emmenant 22 407 Juifs internés au camp de Drancy entre le mois de juillet 1943 et celui d'août 1944.

Nos cérémonies connaissent une participation importante, ce qui témoigne d'une prise de confiance face au risque de l'oubli et de la banalisation. Ceci a été le cas le 14 mai dernier pour celles qui se sont déroulées à Beaune-La-Rolande et à Pithiviers. C'est une foule nombreuse et recueillie qui a participé à ces commémorations émouvantes. L'UDA était

représentée par notre Trésorier Raymond Heimburger qui a lu notre message, et par notre porte-drapeau Léon Sztal. Ils ont ensemble déposé la gerbe de notre Association.

Début juillet, l'Union des Déportés d'Auschwitz aura renouvelé lors de l'Assemblée générale du 25 juin une partie de ses 25 administrateurs. Un processus a été mis en place pour permettre la plus grande clarté possible. Les 34 candidats présentent tous un parcours et un engagement exemplaires, en composant une nécessaire diversité. Ils permettront que notre association amplifie son activité de transmission et de combat contre la banalisation et les odieux actes d'antisémitisme, toujours présents dans notre société. Ils permettront que les chantiers engagés de protection et de rénovation de notre patrimoine se poursuivent. Ils auront à cœur de mener à bien, unis, les réflexions sur les orientations de l'UDA.

Je vous embrasse très chaleureusement et vous dis mon amitié.

La Présidente, Isabelle Choko

Sommaire

3 Commémorations

5 La vie de l'UDA

7 Une exposition

8 Hommage au convoi 8

11 Les témoignages de l'UDA

12 Lycées

14 Nos disparus

15 Compte rendu

16 Nos archives

Ours

En couverture

Elie Buzyn en 2018.

PHOTO : BRUNO COUTIER / BRUNO COUTIER VIA AFP.
MALGRÉ NOS RECHERCHES, CERTAINS AUTEURS N'ONT PU ÊTRE CONTACTÉS.

Directrice de la publication

Isabelle Choko

Chargée de la publication

Marie Lamassa

Contributeurs Alexandre Bande,

Pascal Joseph, Haïm Kern,

Olivier Laliou, Marie Lamassa,

Ginette Mabilie, Victor Perahia,

Raymond Riquier.

Partenaires techniques

N° de commission paritaire

1124 A 07041

Graphisme Leitmotif Creative Studio

Impression et routage Presse Pluriel

Date Juillet 2023

ISSN 1244-5673

Adhésion (pour adhérer au titre de l'année 2023, voir bulletin d'adhésion pages 13 et 14 à nous renvoyer dûment rempli)

Aidez-nous à tenir à jour le fichier des adhérents en nous communiquant tout changement. Nous avons changé d'adresse mail, écrivez-nous désormais à : contact@uda-france.fr (notre adresse maisonuschwitz@wanadoo.fr est toujours active).

U N I O N D E S D É P O R T É S D ' A U S C H W I T Z

D

7, rue Pécelet, 75015 Paris

Association et inscription aux streamings : uda-france.fr

A

01 49 96 48 48

Patrimoine mémoriel, approche pédagogique : memoiresdesdeportations.org

contact@uda-france.fr

Site pédagogique : shoaheduc.org

Commémorations d'avril 2023

Le printemps 2023 a réuni les survivants, leurs enfants et les militants autour de plusieurs commémorations en mémoire des victimes et de l'héroïsme de la Shoah.

Yom HaShoah au Mémorial de la Shoah les 17 et 18 avril

Après trois ans d'absence dus aux affres de la Covid-19, la cérémonie de Yom HaShoah s'est tenue au Mémorial le 17 et 18 avril 2023 sous la présidence de François Heilbronn, vice-président du Mémorial, qui a rappelé l'importance de rendre hommage à « celles et ceux dont il ne reste que les noms », selon les mots de Simone Veil. Avant que la lecture des noms ne débute, six rescapés des camps de la mort et des orphelins de la Shoah, accompagnés de six jeunes enfants du Talmud Torah de Judaïsme en mouvement, ont allumé les six bougies du souvenir à la mémoire des six millions de Juifs assassinés en Europe. Shelomo Selinger, survivant et sculpteur, a témoigné devant l'assistance puis 120 personnalités politiques, diplomatiques, religieuses, associatives et membres des familles des déportés ont lu les 1 200 noms du convoi 74. Pendant 24h, la lecture s'est poursuivie, ininterrompue. Ont été lus les noms des déportés des convois 74 à 85, la liste des Juifs morts dans les camps d'internement en France, la liste des Juifs exécutés comme résistants, otages ou exécutés sommairement (listes 90 et 91), et celle des Juifs déportés par les convois 1 à 21.

Hommage à Simone Michel-Lévy, héroïne de la Résistante PTT, compagnon de la Libération, au siège d'Orange le 18 avril

Le groupe Orange a rendu hommage à Simone Michel-Lévy le 18 avril 2023 en fleurissant la plaque à sa mémoire, posée en 2022 devant le siège de l'entreprise à Issy-les-Moulineaux. Héroïne de la Résistante PTT, Simone Michel-Lévy a été dénoncée puis arrêtée le 5 novembre 1943 et déportée à Ravensbrück le 28 janvier 1944. En avril 1945, elle organisa avec succès une opération de sabotage à l'usine de munition du camp de Flossenbürg. Pour cet acte de résistance Simone Michel-Lévy fut pendue le 13 avril 1945, à quelques jours de la libération du camp. À l'initiative de réservistes opérationnels citoyens du Gouverneur Militaire de Paris



Notre porte-drapeau Armand Nesselrode avec les personnalités civiles et militaires qui ont honoré la mémoire de Simone Michel-Lévy devant le siège d'Orange le 18 avril 2023. PHOTO : UDA

cette commémoration a réuni des salariés du groupe et sa chorale, l'association des anciens combattants Isséens et PTT, l'association des Déportés et Familles de Disparus du camp de concentration de Flossenbürg. L'UDA était représentée par ses porte-drapeaux. Cette commémoration lancée en 2022 est appelée à se renouveler chaque année et entrer dans la tradition de la mémoire collective.

Journée nationale du souvenir des victimes de la déportation le 30 avril

Depuis 1954, la Journée nationale du souvenir des victimes et des héros de la déportation se tient le dernier dimanche d'avril, cette année le 30 avril. Un hommage a été rendu au Mémorial de la Shoah puis au Mémorial des martyrs de la Déportation. La commémoration s'est achevée par le ravivage de la Flamme à l'Arc de triomphe. Les commémorations organisées par le ministère des Armées avaient lieu simultanément sur l'ancien site du camp de concentration Natzweiler-Struthof et étaient présidées par Patricia Miralles, secrétaire d'Etat auprès du ministre des Armées, chargée des Anciens combattants et de la Mémoire.

Hommage aux internés et déportés des camps du Loiret le 14 mai

Sous l'égide de l'Union des déportés d'Auschwitz et du Mémorial de la Shoah s'est tenue le dimanche 14 mai dernier la commémoration en hommage aux internés et déportés des camps du Loiret, avec le soutien du CERCIL-Musée Mémorial des enfants du Vel' d'Hiv', de la Commission du souvenir du Conseil Représentatif des Institutions Juives de France et de l'association des Fils et Filles des déportés juifs de France. Deux cérémonies se sont déroulées à Beaune-la-Rolande puis à Pithiviers pour la manifestation principale. En présence d'une foule nombreuse et recueillie, les orateurs se sont succédé, le maire de Pithiviers Philippe Nolland, Eliane Klein, Jacques Fredj, Serge Klarsfeld ainsi que le nouveau sous-préfet de Pithiviers, Christophe Hurault. À l'issue des

dépôts de gerbes, le kaddish était récité par le rabbin de la communauté d'Orléans Arié Engelberg. Un message de notre présidente Isabelle Choko a été lu par notre trésorier Raymond Heimburger. Elle concluait ainsi son propos : « Je vous remercie pour votre présence aujourd'hui mais je vous invite surtout à ne pas fermer les yeux, à ne pas détourner le regard, à ne pas vous accoutumer à ce qui a été le terreau des tragédies du XX^e siècle au cœur desquelles il y a eu la Shoah. Nous seuls, alors adultes ou enfants, nous en avons été les victimes. Mais tous, nous pouvons agir maintenant pour empêcher qu'elles ne se renouvellent pas demain. »

Anniversaires de la résistance juive pendant la Shoah

En avril 2023, nous avons commémoré les 80 ans du soulèvement du ghetto de Varsovie, qui éclata le 19 avril 1943, à la veille de Pessah. Pendant plus d'un mois, les résistants de l'Organisation juive de combat et l'Union combattante juive ont conduit une insurrection contre les soldats Allemands qui procédaient depuis janvier 1943 à la liquidation du ghetto. Armés et organisés dans plus de 631 bunkers, les insurgés ont combattu jusqu'au 16 mai 1943 date à laquelle fut détruite la synagogue de la rue Tlomacki, symbolisant la victoire allemande. Les Juifs qui avaient survécus aux combats et aux incendies furent déportés.

Le 28 avril ont été commémorés à Grenoble les 80 ans de la création du Centre de Documentation Juive Contemporaine, ancêtre du Mémorial de la Shoah. Le 28 avril 1943, 40 représentants de la résistance juive ont été réunis à l'initiative d'Isaac Schneersohn afin de rassembler les preuves du crime et d'obtenir justice et réparation.



Le 14 mai 2023, Raymond Heimburger et Léon Stzal, membres du CA de l'UDA, se recueillent devant la stèle à la mémoire des déportés internés à Beaune-la-Rolande. PHOTO : MARILOU ET CHARLES TREMIL

Commémorations à venir

Dimanche 16 juillet 2023 : commémoration du Vel' d'Hiv'

La cérémonie en hommage aux victimes de la rafle du Vel' d'Hiv', organisée par le CRIF, aura lieu le dimanche 16 juillet à 10h au square des Martyrs Juifs du Vélodrome d'Hiver. Pour toute demande nous vous invitons à envoyer un mail à stephanie.dassa@crif.org

Mardi 18 juillet 2023 : inauguration de l'Ancienne Gare de Déportation de Bobigny

Le Mémorial de l'Ancienne Gare de Déportation de Bobigny sera inauguré le 18 juillet après-midi, à l'occasion des 80 ans du départ du premier convoi depuis ce lieu. Pour rendre hommage aux 22 500 déportés Juifs partis depuis l'Ancienne Gare, l'inauguration sera rythmée par un répertoire choisi de musiques composées à Auschwitz, interprétées par Hélios Azoulay et l'Orchestre de Musique Incidentale. Réservez votre place en communiquant vos coordonnées par mail à l'adresse : gare.deportation@ville-bobigny.fr

Cérémonie à la mémoire d'Elie Buzyn

Le 23 mai 2023 une belle et sensible cérémonie s'est déroulée à l'amphithéâtre du Mémorial de la Shoah, pour rendre un hommage à la mesure de la personnalité de notre camarade Elie Buzyn, disparu jour pour jour il y a un an. Plusieurs orateurs se sont succédé au pupitre évoquant les facettes de la pensée et de l'action généreuse et féconde de notre ami. Victor Perahia pour l'UDA a évoqué son activité de témoignage. Sont intervenus ensuite Jean-François Guthman, président de l'OSE, le grand-rabbin de France Haïm Korsia, le docteur Jacques Wrobel. Un très bel intermède musical et poétique yiddish qu'aimait beaucoup Elie, interprété par Nathalie Wexler et son ensemble, soulignait ces propos. Et la jeune Hortense a lu à l'assistance la lettre de Sarah à Elie. La clôture de la cérémonie s'est effectuée sur les mots d'Agnes, Emmanuel et Gaël, les enfants de notre regretté Elie.

Nous reproduisons ici le discours prononcé par Victor Perahia lors de la cérémonie.

« Mon très cher Elie, je t'ai bien connu à l'Union des Déportés d'Auschwitz. Je concentrerai mon propos sur trois aspects de ta vie.

D'abord, une enfance heureuse détruite par un chagrin insurmontable. Tu es né en 1929 à Lodz, dans l'Ouest polonais, et pour te citer « *dans une famille prospère, peu religieuse mais imprégnée de culture juive* ».

Un pays particulier, cette Pologne rayée de la carte à la fin du 18^e siècle pour renaître le 11 novembre 1918. Ton père est industriel du textile, et ta famille, depuis toujours attentive à la situation des Juifs pauvres, se mobilise pour l'accueil de ceux qui fuient l'Allemagne.

Malgré l'orage qui gronde, tu te souviens d'une petite enfance heureuse dans une fratrie de trois enfants et tu nous as dit souvent que c'est une condition essentielle pour être fort dans la vie.

Mais après, que d'épreuves traversées ! Je me limite au début de la guerre après l'écrasement du pays et la création à Lodz d'un ghetto immense, réservoir d'une main d'œuvre réduite à l'esclavage où tu passes plus de quatre années interminables. Tu as toujours dit ton impuissance à reconstituer le climat de violence et de meurtre, de chaos et de férocité, instauré par les nazis.

Et cette soirée du 7 mars 1940, quand ton quartier est vidé de ses habitants Juifs par les SS, et que parmi les 300 personnes arrachées à leur maison, ils désignent, au hasard pour les fusiller afin que règne la terreur, trois personnes dont ton frère aîné, Avram : un chagrin pour toujours, une peine insurmontable.

Ensuite, la réparation de soi par la réparation d'autrui. Longtemps après, dans un autre monde, tu deviens médecin, par vocation. Après le bouleversement de la Shoah et un détour au sein de la Hagannah. Un chirurgien orthopédiste qui avait eu les pieds gelés au camp de Buchenwald, gelés mais sauvés de l'amputation.

Tu as souvent dit ou écrit que toi, qui n'a pu voir vieillir tes parents, tu as défini ta pratique et ton éthique en étant guidé par les expériences de la guerre.

Tu es à la fois le blessé et celui qui soigne les blessures. Tu vises la réparation pour ceux qui dans leur chair et leur esprit ont souffert de la blessure et de l'iniquité. Une double perspective de réparation de soi et d'autrui. Un humaniste qui prend soin des personnes âgées, qui écoute les refus de transfusion de sang pour les limiter, ou qui prend en charge dans une unité psychiatrique des patients drogués qui désirent retirer leurs tatouages. Un chirurgien qui reconstitue et pour lequel il est toujours préférable de « *remettre en état de marche plutôt que procéder à l'ablation d'un organe* ».

Enfin, un passeur de mémoire pour la Jeunesse. Je me souviens de ta participation régulière à la commission chargée des témoignages de l'Union des Déportés d'Auschwitz que je préside ; tu y viens régulièrement. Nous nous distribuons les témoignages et nous rendons compte de nos interventions. Tu as commencé à témoigner comme beaucoup d'entre nous, une fois à la retraite et poussé par tes enfants. Dans le même temps, tu es membre du Conseil d'administration de notre Association. Nous allons mettre en ligne une interview inédite de toi que nous possédons dans nos fonds. Un témoignage de plus de trois heures, réalisé le 3 janvier 2011.

En 2019, est paru ton dernier livre : *Ce que je voudrais transmettre. Lettre aux jeunes générations*. Tu conseilles à la jeunesse de s'intéresser à l'histoire, car l'humanité peut avoir la mémoire courte et qu'il est bon de considérer que la transmission aux générations qui se succèdent est une condition de notre survie. Tout comme le fait de se penser membre d'une chaîne, dans la règle du don reçu et du don rendu, une leçon de vie, une leçon de ta vie, du temps de Sarah, ta mère. »

Victor Pérahia,
Secrétaire général de l'Union des Déportés d'Auschwitz

L'UDA est votre maison !

Deux rencontres entre membres ont eu lieu ce mois de mai au 7, rue Péclet.



De droite à gauche : **Éric de Rothschild, Guta Bojczyk, sa fille Margaret en face, et Jacques Altmann, lors d'un moment de convivialité le 16 mai 2023 au siège à l'UDA.** PHOTO : UDA

Le 25 mai, Éric de Rothschild et Raymond Heimburger accueillent Robert Wajcman. Son souvenir ? Son poids en sortant des camps. Ce qui l'a tenu, l'envie de vivre et d'exprimer ainsi la plus belle victoire en humanité. Léon Sztal, fils de déporté et Armand Nesselrode, enfant caché, infatigables porte-drapeaux, qu'il pleuve ou qu'il vente, participaient également à cette rencontre. Ils ont porté témoignage bien sûr de la charge, avec parfois 163 « sorties » par an mais surtout de la fierté de porter les couleurs de l'UDA (voir le dernier bulletin sur de nos deux drapeaux de l'Union).

Ces moments empreints de chaleur et de simplicité sont au cœur de la « maison » UDA.



Éric de Rothschild, Robert Wajcman, déporté, et nos deux porte-drapeaux Léon Sztal et Armand Nesselrode, enfants de déportés, lors de la rencontre du 25 mai dernier au siège de l'UDA. PHOTO : UDA

Le 18 mai, Jacques Altmann, sa fille, Sylvie Bendavid-Altmann, Guta Bojczyk, sa fille Margaret, Catherine Chalfine, fille de Gabriel Bénichou ont répondu à l'invitation, en présence d'Éric de Rothschild, de Pierre-François Veil, vice-présidents et de Raymond Heimburger, trésorier. À 100 ans, (notre précédent numéro fêtait son anniversaire), Jacques Altmann conserve son entrain, son humour, sa mémoire vive et son attachement constant à l'UDA. Le moment paraissait nécessaire à Guta Bojczyk pour dire son plaisir à se retrouver entre membres et passer un moment hors du temps. Catherine Chalfine a parlé avec émotion de Gabriel Bénichou qui ne pouvait être là et de l'amour indéfectible qu'il porte envers les siens.

Julia Pirotte, photographe et résistante

À l'occasion de la Journée internationale des droits des femmes, le Mémorial de la Shoah consacre une exposition monographique à la photographe juive et résistante **Julia Pirotte (1907-2000)**. À travers une centaine de tirages puisés dans les fonds du Mémorial, de la Contemporaine, de l'institut juif de Varsovie et du musée de la Photographie de Charleroi, Caroline François et Bruna Lo Biundo, les commissaires, dessinent un portrait engagé et humaniste d'une photographe de premier plan.

La première partie de l'exposition est consacrée à la jeunesse de Gina Diament, nom de jeune-fille de Julia Pirotte, et ses activités avant-guerre que nous parcourons à travers des archives, photographies et journaux d'époque. Née en Pologne dans un milieu modeste, la jeune Gina est arrêtée à 17 ans pour son appartenance aux jeunes communistes polonaises et condamnée à 4 ans de prison. En 1943, elle tente de rejoindre la France où sa sœur, Mindla, est réfugiée. Contrainte de s'établir provisoirement en Belgique, elle devient ouvrière et épouse Jean Pirotte, ouvrier et syndicaliste dont elle prend le nom. C'est sa rencontre avec Suzanne Spaak, future résistante nommée Juste parmi les Nations, qui conduit Pirotte sur les chemins de la photographie. Armée d'un Leica, elle réalise ses premiers reportages auprès des mineurs polonais de Charleroi, forgeant son œil engagé au plus proche de ses sujets. L'invasion de la Belgique par l'Allemagne la pousse sur les chemins de l'exode, à Marseille où elle retrouve sa sœur.

Le visiteur parcourt les tirages en noir et blanc, fil conducteur de la vie de Julia Pirotte et des événements historiques qu'elle documente, comme photographe et témoin de la résistance juive et des persécutions infligées aux siens. Elle rejoint les FTP-MOI comme agent de liaison et publie en parallèle ses reportages dans la *Marseillaise* et le *Midi Rouge*. Le 21 août 1944, elle documente l'insurrection et la libération de la ville, au plus proche des combats. Son regard est vif et acéré quand il s'agit d'action, plus humaniste et doux quand il s'agit de décrire la douleur des persécutés, notamment les enfants Juifs internés au camp de Bompard. Elle ne sait pas encore que sa sœur, détenue *Nacht und Nebel*, avait été exécutée à la prison de Breslau en juillet 1944.

Après-guerre elle poursuit ses activités de photoreporter et retourne vivre en Pologne. En 1946, elle photographie les 42 victimes du pogrom de Kielce, témoignage sans concession de l'antisémitisme virulent alors que la Shoah a déjà assassiné 6 millions de Juifs. Si la déportation n'est pas le sujet central de son corpus photographique, elle n'en élude rien. Par un cliché très humble des ruines du ghetto de Varsovie, Pirotte propose un support de recueillement pour une mémoire encore balbutiante. Sur la cimaise voisine, un portrait dit la douleur insondable de la Shoah : un rabbin de Tel-Aviv porte dans ses bras des ossements à Treblinka en 1945, comme on tient un enfant.

Quittant les années 1940, le visiteur est conduit à l'étage supérieur, ouvert sur le parvis. Ici, c'est le retour à la lumière à travers une galerie de portraits des héros de la résistance juive et de la reconstruction. Notre regard est happé par les visages graves et lumineux de ses héroïnes personnelles : sa sœur bien-aimée, Mindla Diament, et Suzanne Spaak, martyres de la Résistance



PHOTO : MÉMORIAL DE LA SHOAH / MUSÉE DE LA PHOTOGRAPHIE - CHARLEROI

Hommage aux victimes et survivants du convoi 8

Au sein de ce numéro nous relierons plusieurs articles qui possèdent le point commun de mettre en lumière à travers l'évocation du grand artiste Haïm Kern et les témoignages de nos camarades Henri Borlant, Victor Perahia et Danielle Mitnik, un convoi très particulier, le convoi 8 parti d'Angers directement le 20 juillet 1942 pour Auschwitz-Birkenau.



Les chemins de Pitchipoï, l'œuvre de Haïm Kern a été exposée à la gare d'Angers en 2002, en mémoire du départ du convoi 8 le 20 juillet 1942. PHOTO : HAÏM KERN

Haïm Kern : Les chemins de Pitchipoï

Pitchipoï est un idiomatisme Yiddish, particulièrement employé après 1940 comme le lieu d'arrivée inconnu des déportés, Pitchipoï.

Haïm Kern a réalisé cette œuvre, qui a été exposée à Bruxelles fin 2000, puis qui a été accrochée à la voute de la gare d'Angers Saint-Laud en 2002, avant de faire partie d'une exposition en 2005 au conseil régional de Lorraine, *Du néant renaitre*, participant de l'évolution du travail de l'artiste. Son installation en gare d'Angers s'effectue dans le cadre de cérémonies dédiées au lieu de départ du convoi 8, conduisant à la mort 769 adultes, femmes et hommes, de plus de 15 ans et de moins de 55 ans, dont le beau-père de l'artiste, Paul. Ce convoi est parti directement pour Auschwitz Birkenau le 18 juillet 1942, en raflant les Juifs du Nord-Ouest de la France. En 1945 ne survivaient que 20 déportés, dont notre camarade Henri Borlant. Figuraient aussi dans ce convoi pour être assassinés Ephraïm Moscovici et ses deux frères. Son fils, Jean-Claude Moscovici, rescapé de la Shoah également avec sa sœur, devenu pédiatre, écrit *Voyage à Pitchipoï* en 1995. Les derniers mots de son texte sont : « Plus tard seulement, je sus qu'il revenait de ce lieu que nous appelions Pitchipoï, et dont le nom véritable était Auschwitz-Birkenau. Et bien plus tard encore, il nous raconta... » La mère de H. Kern a été assassinée en 1942, quelques semaines plus tard, conduite à Pitchipoï par le convoi 33 depuis Rivesaltes en passant par le camp de Drancy.

Le monument de 7 mètres de haut de Haïm Kern se compose d'un socle fait d'une roue et de pièces d'ardoise. Monte un filet métallique de fil de fer au sein duquel semblent aspirés des êtres humains émaciés, des bronzes, vers un nuage de barbelés menaçants qui clôt l'œuvre.



Vivre (circa 2000), Haïm Kern a forgé lentement des outils : le barbelé et des têtes très particulières au-delà du supplice. PHOTO : HAÏM KERN

La formalisation d'une œuvre sur cette blessure qui l'a toujours habité n'est venue que peu à peu, notamment par l'usage du barbelé, dans *La corde à serrer* vers 2000, et par la création progressive de figures humaines très particulières dont l'expression se situe au-delà de la souffrance, dans une forme de sérénité, représentée tout particulièrement par le monument de Craonne inauguré en 1998 *Ils n'ont pas choisi leur sépulture*, ou dans *La Vie* en 2000. On citera E. Levinas : *Éthique et infini, dialogues avec Philippe Nemo* (Fayard, 1982) : « Je pense que l'accès au visage est d'emblée éthique... Le visage est exposé, menacé... En même temps le visage est ce qui nous interdit de tuer ». L'artiste a réalisé une exposition clé sur cette thématique en 2002 à Saumur : *Vies inaccomplies*.

Haïm Kern participe de cette génération qui témoigne en ayant longuement forgé les outils de ce témoignage. On ne trouve pas ainsi d'apitoiement chez lui mais plutôt la mise en lumière de la force, du courage des déportés dans leur épreuve inouïe, de leur dignité : la justice qui était leur dû.

Cet artiste engagé de la dernière génération des surréalistes, aux multiples ressources, sculpture, lithographie, écriture, peinture, film d'animation, s'est interrogé très tôt sur la violence comme dans *Quatre heures de trop* (1978 Mayence, Paris), eaux-fortes dédiées à l'écartèlement de Damiens en 1747, partiellement sur la base d'un texte de Casanova.

Cette œuvre de Haïm Kern, commentée par son ami le poète Tardieu, a été un cadeau protocolaire de la France. Liberté, Égalité, Fraternité, Haïm Kern, 1989. PHOTO : HAÏM KERN



Les syllabes et la sculpture

Le poète Jean Tardieu, artiste original et indépendant, a publié en 1993 dans *Le Miroir ébloui* un texte sur Haïm Kern. En voici des extraits :

... Cet artiste de talent a réussi non sans un certain humour poétique et attendu une sculpture. Il s'agit des lettres de l'alphabet latin... des MAJUSCULES que l'on peut voir, sur tant de stèles votives et de monuments, sous la forme d'inscriptions lapidaires.

Grâce l'imagination de Kern, ces majuscules ont été dressées en « volume », dans les trois dimensions spatiales.

Elles sont devenues de véritables objets qui ont leurs poids, leurs contours, leurs creux et leurs bosses... Elles se tiennent debout, liées ensemble figurant les idéaux de base républicaine à savoir :

Liberté-Égalité-Fraternité

Kern a été chargé aussi, il y a quelques années, du monument dressé en bonne place dans Paris, en l'honneur de François Mauriac. L'écrivain est représenté non pas dans une pose grandiloque, mais dans une conception bien moderne : on dirait un promeneur en veston tout simple et accessible, car la statue est à ras de terre « parmi l'herbe » pour citer Mallarmé...

Victor Perahia et les siens

À neuf ans, il a ressenti la fin de son enfance.

Nous habitons Saint-Nazaire, dont la base de sous-marins était la cible de bombardements. Mes parents avaient réussi à envoyer à Paris chez nos grands-parents mon frère aîné, et moi j'ai voulu rester auprès d'eux.

15 juillet 1942, en début d'après-midi. Je me trouvais seul avec ma mère, chez nous. Mon père nous avait prévenus qu'il rentrerait plus tard que de coutume. Brutalement cinq soldats de la Feldgendarmarie sont arrivés avec leur officier, très autoritaire, et qui parlait français avec un fort accent. L'un des soldats tenait une mitraillette. J'avais très peur ; ils cherchaient mon père. Ma mère a répondu qu'elle ne savait en rien où il se trouvait mais a dû aller le chercher. Elle a toujours eu sur la conscience ce fait dont elle n'imaginait certainement pas la conséquence. Une attente insupportable au milieu de ces soldats. J'avais 9 ans. Mon père, de retour, restait très calme, il devait probablement croire que se trouver prisonnier de guerre en congé de captivité le protégeait. D'ailleurs on nous emmenait « pour un simple contrôle ».

Dans l'un de leurs camions, à sept heures et demie, par une belle soirée d'été, ils nous ont embarqués, sous les yeux de nos voisins. Ils possédaient toutes les adresses des Juifs de la ville et ses environs. Nous sommes passés chez les uns et les autres ; la plupart d'entre eux ont été pris et nous avons été amenés dans une baraque pour dormir par terre, car rien n'était prévu. Mon père nous

a fait ses adieux le lendemain matin, dans la cour du grand séminaire avant d'être happé par le convoi 8. Les hommes et les femmes seuls étaient répartis d'un côté et de l'autre de la cour. Au milieu, restaient les femmes avec leurs enfants, désemparés. Mon père m'a serré très fort dans ses bras avec un regard et une douceur que je n'oublierai jamais. C'était comme s'il savait que nous ne reverrions pas.

Nous avons été ma mère et moi, amenés au camp de la Lande de Monts, en Indre-et-Loire. Des barbelés, un mirador. Il y avait beaucoup d'enfants seuls, qui ont été des camarades de jeu merveilleux. Puis ce fut en septembre 1942 un transfert au camp de Drancy, pour un séjour de presque deux ans, comme fils et femme de prisonnier de guerre, protégés par la Convention de Genève. Nous sommes restés là jusqu'au 23 juillet 1944, pour ensuite être déportés à Bergen-Belsen, bientôt un mouiroir, par le convoi 80. Nous avons été libérés par l'armée soviétique le 23 avril 1945 au terme du périple terrible du « train fantôme ». J'étais typhique.

... À Drancy, un chef scout, René Lévy, nous réunissait la veille d'une déportation d'enfants pour faire une chaîne d'au revoir. Je garde à l'esprit la dernière chaîne : un petit garçon, juste en face de moi pleurait, j'étais attiré irrésistiblement par son regard...

Le 7 juillet 1942, Dannecker commande l'envoi d'un convoi pouvant contenir 1 200 personnes depuis Angers le 20 juillet suivant. Le champ géographique de la rafle est profond, Rennes, Nantes, Tours et naturellement la région d'Angers dont le Sarthe. Les arrestations commencent le 15, le train part le 20 avec 769 déportés, sans enfants ni personnes de plus de 55 ans. Il ne passe pas par Drancy. Le matériel et le personnel français sont remplacés à la frontière par un dispositif allemand.

À l'arrivée à Auschwitz-Birkenau, 411 hommes sont sélectionnés et tatoués des numéros 51015 à 51442 ; 390 femmes sont de même sélectionnées pour porter le tatouage des numéros 10177 à 10566.



Victor et sa famille à La Baule avant la Catastrophe. PHOTO : FAMILLE PERAHIA

Henri Borlant, survivant du convoi 8

Le 20 juillet 1942, le convoi 8 partait de la gare d'Angers, en déportant 769 Juifs à Auschwitz-Birkenau. Seuls 20 d'entre eux survivaient en 1945. Parmi eux Henri Borlant, membre de l'UDA et grand témoin, interviewé par Roger Herman en 2007.



Henri Borlant à son retour de déportation en 1945.

PHOTO : FAMILLE BORLANT

Henri Borlant est né le 5 juin 1927 à Paris. Juifs Français d'origine russes, ses parents vivaient avec leurs neuf enfants dans un immeuble populaire du 13^e arrondissement. La famille Borlant est évacuée en août 1939 et installée à 25 km d'Angers. Le 15 juillet 1942 Henri Borlant est arrêté à leur domicile par des soldats allemands puis emprisonné pendant 5 jours au séminaire d'Angers, avec son père Aron, son frère Bernard, et sa sœur Denise. Ils sont déportés par le convoi 8 depuis la gare d'Angers le 20 juillet 1942. Henri ne reverra jamais sa sœur, il a alors 15 ans.

À son arrivée à Auschwitz-Birkenau le 23 juillet 1942, Henri Borlant est tatoué du matricule 51055 puis affecté au kommando Maurerschule et envoyé au bloc 7 d'Auschwitz 1 où il se lie d'amitié avec Charles Papiernik, Jacques Klinger et Charles Naparstek. Le 28 octobre 1944, il est évacué vers le camp de Sachsenhausen puis d'Oranienbourg et d'Ohrdruf, où il souffre terriblement. Il est un jour réquisitionné pour emmener des morts à Buchenwald. Pour la première fois, il voit un crématorium. Par la suite il est affecté à la cantine des SS avec Henri Ehrenberg, un Juif polonais avec qui il parvient à se procurer des cigarettes pour apaiser la fureur du kapo qui faisait atrocement souffrir son ami Jacques Altmann. Début avril 1945, au moment de l'évacuation du camp, il planifie avec Henri Ehrenberg leur évasion. Ils rejoignent la ville d'Ohrdruf et trouvent refuge à la boucherie de Walter Groll, un Allemand anti-nazi qui protégeait des prisonniers de guerre français. Les jours suivants, les deux camarades accompagnent la visite du général Eisenhower qui découvre les atrocités nazies.

Henri est rapatrié en France mi-avril 1945 à Paris où il retrouve sa mère et ses frères et sœurs. Il a alors 18 ans et revient seul de déportation. Il doit annoncer à sa famille que

son père, son frère et sa sœur ne reviendront pas. Tous les trois ont été assassinés à Auschwitz en 1942, comme ses grands-parents maternels. Avec ses camarades anciens déportés, il est envoyé dans des maisons de repos où ils connaissent ensemble de grandes joies. Il y rencontre Nathan Prochovnik et Charlie Zlotnik avec qui il réapprend à vivre. Aidé par Désiré Haffner, il intègre un lycée du 13^e arrondissement qui le conduit à des études de médecine puis épouse Hella Holst, avec qui il a trois filles.

Si parler de sa déportation avec sa famille fut impossible, Henri Borlant est resté très proche de ses camarades déportés, en particulier Charles Naparstek et Jacques Altmann, son « inséparable ». En 1992, il œuvre à la pose d'une plaque commémorative au grand séminaire d'Angers où les déportés du convoi 8 avaient été emprisonnés. La même année, il rejoint l'association *Témoignage pour mémoire* où il participe avec l'historienne Annette Wiewiorka à la collecte de 130 témoignages vidéo de survivants de la Shoah, aujourd'hui déposés aux Archives Nationales. Fervent défenseur de la démocratie et des Droits de l'Homme, Henri Borlant a témoigné à de très nombreuses reprises auprès des jeunes générations, respectant la promesse faite avec ses camarades au camp : « *Si l'un d'entre nous devait en réchapper il faut qu'il raconte pour que ce crime ne reste pas inconnu et les bourreaux impunis.* »



Henri Borlant. PHOTO : SÉVERINE DESMARETS

L'UDA a tourné dans les années 2000 plus d'une centaine de témoignages de déportés. Ces documents inestimables sont progressivement mis en ligne sur nos sites internet, où vous pouvez les consulter : shoaheduc.fr et memoiresdesdeportations.org

Le lycée Janson de Sailly en témoignage

Il y a au lycée Janson de Sailly une intense activité mémorielle dans différents domaines et particulièrement sur les deux guerres mondiales et la Shoah, qui mobilise depuis longtemps professeurs et élèves. Dans ce cadre, ces élèves mènent des recherches visant à retracer la trajectoire de leurs congénères arrêtés et déportés pendant l'occupation. À titre d'illustration de ce travail, cet article est centré sur le jeune Claude Brunshwig, déporté par le convoi 71 et assassiné à Auschwitz en 1944.

Né en 1924, Claude Brunshwig est domicilié pendant la guerre avec ses parents tous deux alsaciens (nés à Mulhouse à l'époque où la ville était allemande) et Jules, son frère, de dix ans son aîné. Il intègre la classe de Mathématiques supérieures du lycée Janson de Sailly à la rentrée 1941. Brillant élève, il y reçoit le prix de mathématiques au Concours général.

Claude et sa famille semblent avoir quitté Paris durant l'été 1942 pour s'installer près de Grenoble, à Meylan, où il suit une préparation au concours d'entrée à l'École polytechnique. À cette période l'occupant et les autorités françaises intensifient les rafles destinées à alimenter le processus de déportation des Juifs de France vers Auschwitz. Grenoble, et plus largement le département de l'Isère, sont devenus une terre de refuge pour de nombreux Juifs après que la région ait passée sous administration italienne à la fin de l'année 1942. De nombreuses organisations juives s'y installent. La ville voit naître, à la fin du mois d'avril 1943, le Centre de Documentation Juive Contemporaine sous l'impulsion d'Isaac Schneersohn.

Dans le même temps, Claude est reçu à Polytechnique sur la « liste des candidats israélites admis en qualité d'élèves bis ». En effet, à cette date, l'école n'interdit pas son accès aux candidats juifs mais elle impose un numerus clausus qui limite le nombre d'élèves « ayant reconnu être juifs » à 3% du total des élèves. Elle attribue aux candidats juifs un numéro bis, en cas d'admission ils doivent s'acquitter des frais de scolarité. Avec le numéro 232 bis, Claude semble être le dernier admis de la liste et il se retrouve dans la situation paradoxale d'être un élève de l'X (il y est immatriculé sous le numéro 926) qui ne peut suivre les cours dispensés par l'école. C'est pourquoi ses camarades lui font parvenir, depuis Paris, les feuilles de notes dont il peut avoir besoin.

À l'automne 1943, en raison de la capitulation italienne, la situation des Juifs réfugiés en Isère change brutalement.

À cette date, plus de 4000 d'entre eux sont recensés dans le département, mais leur nombre est certainement bien supérieur (probablement le double selon Tal Bruttman). Dans ce contexte, Aloïs Brunner organise « une vaste opération visant à la liquidation de la population juive qui y avait massivement trouvé refuge ». Entre février et mars les SS opèrent plusieurs rafles, plusieurs centaines de personnes, dont la famille Brunshwig, sont arrêtées, internées à Grenoble puis à Drancy. Le 13 avril suivant, ils sont déportés vers Auschwitz par le convoi 71 avec 1500 personnes dont 289 enfants parmi lesquels 34 des enfants d'Izieu et 19 autres issus de la rafle de la Martellière à Voiron survenue dans la nuit du 22 au 23 mars. Le 16, à l'arrivée sur la « Judenrampe » à quelques centaines de mètres de l'entrée de Birkenau, les parents et le frère de Claude, comme la majorité des déportés, sont dirigés vers les chambres à gaz. Seuls 165 hommes et 91 femmes dont Simone Jacob (future Simone Veil), Ginette Kolinka ou encore Marceline Loidan, sont sélectionnés pour le travail. Parmi ces personnes, Claude qui est enregistré sous le matricule 184112, visiblement dirigé au camp de Monowitz (Auschwitz III). Selon les archives du camp, Claude meurt quelques semaines après son arrivée pour des raisons que nous ignorons.

Alexandre Bande, professeur d'histoire de classe préparatoire au lycée Janson de Sailly, Paris 16^e.

Chers amis, envoyez-nous ce que vous recevez des lycées d'avant 1939 de votre département. Nous traiterons avec vous la mise en forme d'articles qui rendront hommage à de très jeunes disparus. contact@uda-france.fr
01 49 96 48 48

Danielle Mitnik avait 4 ans en 1942.

Sa famille a subi un assassinat presque total par les convois 6 et 8. Rescapée, elle a témoigné souvent. Elle est adhérente de l'UDA.

« Mon père, Abel Simenow est parti par le convoi 6 (928 Juifs) le 17 juillet de Pithiviers. Il a fait partie des 32 Juifs arrêtés dans la Nièvre le 13 juillet pour compléter le convoi dont les deux tiers étaient des Juifs arrêtés à Paris le 14 mai 1941. Spécialiste de chaudières chez Alsthom en déplacement à Nevers, son collègue qui occupait sa fonction officielle écrit à sa famille et signale qu'il est parti pour Pitchipoi. Mon père était polyglotte et d'origine russe.

Puis est parti par le convoi 8, Joseph Warech, mon grand-père maternel. Brendla Warech sa femme n'est pas arrêtée tout de suite car elle a la charge de quatre enfants. Elle partira par le convoi 46, Olga Warech par le convoi 8, la sœur de ma mère. Fela Warech par le convoi 8, alors que son mari est réputé prisonnier de guerre. Malka Simenow, Charles Gotainer, Sarah Gotainer sa femme, qui est la sœur de ma mère, par le convoi 8. Léa Warech, ma tante, arrive à s'enfuir ; elle sera envoyée par le convoi 77, mais heureusement est revenue ; elle m'a élevée.



Nous avons rencontré Danielle Mitnik chez elle le 16 juin 2023. Elle tient une photographie de la famille de sa mère. De tous les êtres aimés, seuls Léa, sa tante, et le jeune Henri ont survécu. PHOTO : UDA

Les enfants Henri Gotainer, 11 ans et sa sœur Sarah de 4 ans, Monique Simenow, âgée de 5 ans, ma propre sœur, et moi-même Danielle Simenow, avons été conduits à Drancy. Henri a développé une maladie et a été transféré à Claude Bernard. Les trois filles, réputées contagieuses, ont été évacuées sanitaires de Drancy sur le centre Lamarck. Léa a remarqué que la bonne du curé du quartier faisait sortir les enfants pour une courte promenade le dimanche, et elle lui a demandé que nous puissions en bénéficier. Ce qu'elle a refusé ; alors Léa l'a menacée de mort, lui expliquant que notre famille avait été tuée.

Je suis désormais la seule survivante de tous ces êtres aimés. Pour moi, c'était hier. »

U
D
A

Adhésion pour l'année 2023

Vous souhaitez soutenir et adhérer à l'Union des Déportés d'Auschwitz.

L'adhésion est ouverte à toute personne. Merci d'envoyer le formulaire au dos dûment rempli ainsi que votre règlement à l'ordre de l'UDA (7, rue Péclet, 75015 Paris). Vous serez tenus au courant de nos activités par le bulletin *Après Auschwitz*.

Déportés 70 € Déportés sans pension, famille, amis 23 € Étudiants, chômeurs 8 €

L'UDA accepte les dons.

Formulaire à remplir au dos.



Léa Rohatyn, à gauche, avec ses amies Liliane Esrail et Ida Grinspan lors d'une réunion des « Dames du jeudi » à l'UDA en 2005. PHOTO : UDA

Léa Rohatyn

Notre amie et camarade Léa Rohatyn est décédée dans la nuit du 10 au 11 décembre 2022 à l'âge de 97 ans. Née en 1925 à Trinquaux, près de Reims, elle a été déportée avec 12 membres de sa famille par le convoi 67, le 3 février 1944. Elle reviendra seule, avec sa sœur aînée Suzanne. De retour en France, Léa fonde une famille et travaille dans la fourrure avec son mari. Très vive et dynamique, elle a témoigné et milité pour la mémoire de la Shoah, particulièrement auprès des élèves des écoles juives. Elle témoignait aussi à l'UDA, dont elle était adhérente depuis de très nombreuses années. Avec ses amies Ida Grinspan et Liliane Esrail, elles formaient un trio lors des réunions des « Dames du jeudi ». D'une force et d'une intelligence aiguisées, elle savait trouver les attentions et les mots justes pour que son enseignement habite ceux qui l'écoutaient. Sa pudeur et sa dignité l'ont accompagnée jusqu'à son dernier souffle. Elle repose en terre d'Israël, qui lui était si chère.

Arlette Levy-Andersen

Arlette Levy-Andersen nous a quittés le 23 août 2022 à l'âge de 98 ans. Le bulletin lui avait consacré un hommage dans le numéro 359-360 en décembre 2021, et raconté son histoire sous la plume du journaliste danois Thomas Kvist Christiansen, réalisateur du film *Arlette, une histoire que nous ne devons jamais oublier*, en 2017, qui avait noué avec elle une amitié sincère. Arrêtée à Clermont-Ferrand où elle était étudiante, elle fut déportée par le convoi 66 le 20 janvier 1944. À son retour de déportation, elle épousa Ole Andersen et devint professeur de français. Raphaël Esrail lui témoignait sa gratitude en ces mots : « *Grand témoin de la Shoah dans son pays d'adoption, le Danemark, elle est toujours restée proche de l'Amicale-Union. Chaque année, au temps où elle sillonnait encore le Danemark, elle nous envoyait le produit des dons qui lui étaient offerts par les établissements scolaires* ». Son fils Christian reste proche de l'UDA.



PHOTO : THOMAS KVIST CHRISTIANSEN

Notre camarade, **Marie-Hélène Texier**, née Buffou, fille d'Armand Buffou emprisonné à Eysses puis déporté à Dachau, Auschwitz et Mauthausen, est décédée le 7 octobre d'un cancer du pancréas à l'âge de 73 ans. Nous adressons à sa famille et ses proches nos plus sincères condoléances.

Nous avons appris que nos camarades **Annette Bessmann** et **Lucienne Roudil** nous ont aussi quittées. Nous leur rendons hommage et nous adressons à leurs familles et leurs proches nos fraternelles condoléances.



Formulaire d'adhésion

Nom Prénom(s)

Adresse

Code postal Date de naissance

Courriel Téléphone



Les résistantes. L'histoire inédite des femmes juives dans les ghettos de Judy Batalion

Traduit de l'anglais américain par Omblage et Danielle Charron
Les Arènes | 2022 | 560 p. | 24,90 €

Les résistantes est une enquête approfondie et palpitante fondée sur des sources soigneusement étudiées et judicieusement agencées par Judith Batalion. Ce livre de plus de 500 pages forme « *un récit choral passionnant et bouleversant* », comme l'écrit Annette Wiewiorka dans une lumineuse préface. Loin d'être une compilation d'histoire de femmes juives face au nazisme, l'ouvrage repose sur les témoignages oraux et écrits de résistantes juives et de leurs proches et descendants, pendant et après la guerre. Dans une introduction intitulée « Les Amazones », l'auteure explique la genèse de ce travail de mémoire et de passion destiné à réparer l'oubli où sont tombées ces femmes pendant tant de décennies, au moment où les voix féminines du monde entier revendiquent avec de plus en plus de force l'égalité et la justice.

COUVERTURE : ÉDITIONS DE L'OLIVIER

Ces « filles du ghetto », traitées par les nazis de « diabesses ou déesses », de « bandits avec des nattes » et par les mouvements de résistants juifs de « Jeanne d'arc de la clandestinité » sont présentées en ouverture du livre par ordre d'apparition, comme dans la distribution des personnages d'une pièce de théâtre. Dix-sept jeunes filles dont Judy Batalion va retracer la vie, de leur naissance à leur mort, pendant la guerre ou bien plus tard, loin de la Pologne, en Israël, au Canada, ou aux U.S.A., où les rescapées sont venues passer le reste de leur existence. Les protagonistes apparaissent en alternance et en binômes : les sœurs Renia et Sarah Kukielka, Frumka et Hantze Plotnicka, les couples d'amoureux Zivia Lubetkin et Yitzhak Zuckerman, dit Antek, le couple mythique de la résistance du ghetto de Varsovie, Gusta Davidson et Shimshon Draenger, pour n'en citer que quelques uns.

Mais à force de voyager dans les archives de multiples pays et de creuser ce terrible matériau de la mémoire des témoins de la Shoah, l'historienne se pose des questions essentielles qui débouchent sur notre présent où de nouvelles guerres éclatent et de nouveaux génocides se commettent au vu et au su de tous, relayés par les médias internationaux. Dès le début de son enquête, elle se demande : qu'est-ce qu'un acte de résistance juif ? Ce livre ne parle donc pas seulement des héroïnes combattantes juives mais d'une résistance des femmes au sens large qui consistait à survivre et à aider les siens à se construire une chance d'échapper à la mort programmée par les nazis.

Par ses recherches, ses voyages et l'aura de son livre, Judith Batalion a réussi à réunir les familles des descendants de ces résistantes, et à recueillir de nouvelles histoires de résistance qu'elle ignorait. Elle partage son optimisme dans les dernières pages du livre : « *c'est non seulement la détresse qui se transmet génétiquement, mais aussi la force et le courage, la passion et la compassion* ». Il faut lire ce livre avant que Steven Spielberg ne l'adapte au cinéma, pour ne pas perdre la richesse de l'appareil critique qui l'accompagne, ni les profondes réflexions sur la Shoah que nous livre son auteure, cette jeune femme née dans le Nouveau Monde et qui connaît si bien l'Ancien.

Ginette Mabile

Les commémorations de la rafle du Vel' d'Hiv'

Le 16 juillet 2023 nous commémorons le 81^e anniversaire de la Rafle du Vel' d'Hiv', plus importante rafle commise sur le sol français, pendant laquelle la police française arrêta et enferma au Vélodrome d'Hiver 13 152 Juifs. Lieu de souffrance et d'horreur pour les déportés et leurs familles, le Vel' d'Hiv' symbolise la responsabilité de l'Etat français dans la persécution et la déportation des Juifs de France

La première cérémonie commémorant la rafle a lieu le 21 juillet 1946 devant le Vélodrome d'Hiver où le ministre des Anciens combattants, Laurent Casanova, dévoile une plaque rendant hommage aux Juifs victimes des persécutions raciales et dénonce la participation du régime de Vichy. Pendant les années 1950 la cérémonie perdure, organisée sous l'égide des associations mémorielles et institutions communautaires. En 1952, pour le 10^e anniversaire de la rafle, la commémoration est organisée par l'Amicale des Anciens Déportés Juifs de France.

En 1982, le ministre des Anciens combattants et Victimes de guerre, Jean Laurain, participe au 40^e anniversaire de la rafle. Pour la première fois depuis 1946 un ministre est présent à la cérémonie. S'ouvre alors une séquence mémorielle déterminante qui aboutit à la reconnaissance de la responsabilité du gouvernement de Vichy et de la police française. Le 20 juin 1986 une place des « Martyrs Juifs du Vélodrome d'Hiver-Grande rafle des 16 et 17 juillet 1942 » est inaugurée à l'entrée du boulevard de Grenelle ; puis une nouvelle plaque est dévoilée lors de la cérémonie du 18 juillet grâce à l'action de Serge Klarsfeld au sein du CRIF. Le discours prononcé par Jacques Chirac, alors maire de Paris et Premier ministre, dénonce la participation du gouvernement de Vichy et loue la solidarité agissante de la population civile, qui a permis la survie des trois quart de la population juive de France.

Dans un geste symbolique, le Président François Mitterrand assiste à la cérémonie du 50^e anniversaire en 1992. Il charge son ministre de créer un monument à l'emplacement de l'ancien Vel' d'Hiv', mais aussi une stèle qui sera située à Gurs et d'une stèle à la Maison d'Izieu. Il inaugure en 1994 le monument du Vel' d'Hiv'. Le décret du 3 février 1993 instaure la « Journée nationale commémorative des persécutions racistes et antisémites commises sous l'autorité de fait dite « gouvernement de l'Etat français » en 1940-1944 ».

Centrée sur la date du 16 juillet, cette journée est consacrée également par l'érection d'un monument à l'emplacement de l'ancien Vélodrome d'hiver en 1994. La commission du Souvenir du CRIF, présidée par Henry Bulawko, devient alors l'interlocuteur du ministère des anciens combattants pour l'organisation de la cérémonie parisienne. Des plaques sont posées dans chaque chefs-lieux de département et deux lieux emblématiques sont choisis en province pour inscrire cette commémoration dans une dimensions nationale : la Maison d'Izieu, qui symbolise le sauvetage des Juifs et les persécutions nazies, et le site du camp de Gurs, incarnant l'histoire de l'internement, alors encore peu connue en France.

Il faudra attendre le discours historique du Président de la République Jacques Chirac lors de la commémoration de 1995 pour que soit reconnue officiellement la responsabilité de l'Etat français à Vichy dans l'arrestation et la déportation des Juifs de France.



Une commémoration de la Rafle du Vel' d'Hiv', avant 1959. PHOTO : MÉMORIAL DE LA SHOAH